

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule  
Maison pour Tous de Champfleury  
Atelier de philosophie**

**Première séance  
Compte-rendu : Nathalie Laguerre**

Le jeudi 12 octobre 2006

1. Ce jeudi soir, nous sommes douze, cinq femmes et sept hommes.  
Le groupe est installé dans la salle à manger de la Maison pour Tous de Champfleury, autour d'une table que préside Bernard Proust.  
La feuille de présence circule.  
Un recueil de textes est distribué.

Bernard demande un ou une volontaire pour prendre des notes afin de faire le compte-rendu de la séance.  
Je lève la main.  
L'atelier commence.

Bernard se présente et aborde ce qui nous réunit : dans un atelier de philosophie, on fait de la philosophie.  
Il flotte dans l'air de la timidité attentive.  
Bernard développe son introduction en six points principaux :

1. On "fait" de la philosophie, on travaille *concrètement*.
2. C'est quoi "faire" de la philosophie ? C'est faire de la philosophie son "affaire propre" (en allemand : *seine Sache*). Ce n'est pas faire de l'Histoire de la philosophie.
3. C'est lire des textes.  
Pour faire de la philosophie, on n'est pas obligé de lire des textes, mais, ici, dans cet atelier, ce sera le cas, la lecture des textes n'ayant de sens que par le questionnement.  
En philosophie, il y a des questions, et non pas des thèmes.
4. Qu'est-ce que philosopher ?
  - a) C'est "penser par concepts", sachant que l'on peut penser autrement que par concepts. Gilles Deleuze distingue entre les sciences, les arts et la philosophie.  
Les sciences pensent par fonctions, les arts par images.  
(Les sciences, c'est-à-dire les sciences exactes (mathématiques, sciences de la nature - ou sciences de la vie et de la terre, ou encore physique, chimie, biologie -), les sciences de l'homme (on dit aussi : sciences humaines), comme l'histoire, la sociologie, l'anthropologie, la psychologie etc.)  
Les sciences pensent par fonctions c'est-à-dire par relations, par équations etc.  
La philosophie, c'est autre chose. Elle pense par concepts et elle est de ce point de vue

au fondement des sciences.

b) Penser par concepts, c'est penser par soi-même, raisonner.

Paradoxalement, raisonner, c'est échapper à la pensée unique, à l'opinion. La philosophie invente ses concepts. Elle échappe au "formatage".

5. Quelle est la méthode (de lecture) ?

Il n'y en a pas forcément une seule, mais on peut :

a) repérer quelle est la méthode du texte qu'on lit ;

b) inventer sa propre méthode pour questionner le texte et traiter par soi-même de la question qu'il aborde.

C'est par là que la philosophie est et sera toujours vivante. Elle est constamment en mouvement.

6. Comme il est difficile d'inventer sa propre méthode, Bernard propose une grille de lecture, scolaire, mais pratique.

- 1. Situation du texte (on donne succinctement le nom de l'auteur, l'époque, le titre du livre). Il est inutile de développer ce qui concerne la vie et l'œuvre de l'auteur, l'époque etc.

- 2. Lecture du texte.

- 3. L'idée directrice (la thèse de l'auteur).

Une remarque, qui renvoie à l'ouvrage de Jean Guéhenno, *Le Travail intellectuel*, et à la "doctrine du paragraphe" : tout paragraphe a une tête, un corps et une queue, une idée, une argumentation et une conclusion : "J'affirme que..., parce que...".

- 4. Le plan du texte.

- 5. L'explication du texte proprement dite - elle est analytique et linéaire : elle suit l'ordre du texte.

- 7. Enfin on développe synthétiquement ce qui fait l'intérêt du texte pour la question posée, l'intérêt de l'argumentation, des concepts qu'il travaille etc.

Le groupe entreprend ensuite directement de lire un premier texte, un court texte de Platon sur l'étonnement. Le texte est d'abord lu à haute voix par un membre du groupe. Nous avons sous les yeux le texte en grec ancien et sa traduction - une traduction -, en français.

Platon, 427-347 av. J.-C., *Apologie de Socrate, Phédon, Le Banquet, La République.*

*Théétète*, 155d

Μαλα γαρ φιλοσοφου τουτο το παθος, το θαυμαζειν ου γαρ αλλη αρχη φιλοσοφιας η αυτη, και εοικεν ο την Ιριν Θαυμαντος εκγονον φησας ου κακως γενεαλογειν.

(mala gar philosophou touto to pathos to taumazein : ou gar allè arkè philosophias è autè, kai eoiken o ten Irin Thaumantos ekgonon fèsas ou kakos genealogein)

*Il est tout à fait d'un philosophe ce sentiment-là (παθος), s'étonner : il n'est point*

*d'autre origine (αρχη) de la philosophie que celle-là en effet, et celui qui a déclaré Iris (la déesse de la recherche) fille de Thaumás (L'Étonné) ne semble pas mauvais en généalogie.*

Bernard précise que le grec est la langue d'origine de la philosophie - les langues philosophiques sont, outre le grec, le latin et les langues romanes, l'arabe (Avicenne, Averroès), l'anglais, l'allemand (on pense sans doute tout à fait autrement en chinois).

Le texte est extrait du *Théétète*, un dialogue entre Socrate et Théétète, un jeune géomètre, qui lui ressemble physiquement : il est très laid.

Le groupe passe à l'explication du texte, chacun donnant son avis.

L'étonnement est le commencement de la philosophie.

Étonnement ?

"Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?", demandait Leibniz, pourquoi l'Être plutôt que Rien ?

L'étonnement est différent de la surprise... L'enfant, le très jeune enfant, répète la question : pourquoi ? et pourquoi ? à l'infini...

L'étonnement ce n'est pas la curiosité....

L'étonnement correspond à un "je ne sais pas" qui devient le point de départ de la recherche. Socrate est le premier à dire : "je ne sais pas". Ce je ne sais pas est un savoir : je sais que je ne sais pas.

Le ne...pas..., la négation déconstruit ce qui est déjà, en pensée, pour mieux reconstruire, ensuite...

Bernard propose de laisser de côté le premier texte, quitte à y revenir plus tard, et de lire un deuxième texte : il propose un passage de Michel Foucault sur la curiosité.

Michel Foucault, 1926-1984, professeur au Collège de France. *Les Mots et les choses* (1974), *Surveiller et punir* (1975), *Histoire de la sexualité* (1984).

*Quant au motif qui m'a poussé (dans ma recherche), il était fort simple. Aux yeux de certains, j'espère qu'il pourrait par lui-même suffire. C'est la curiosité, - la seule espèce de curiosité, en tout cas, qui vaille la peine d'être pratiquée avec un peu d'obstination : non pas celle qui cherche à s'assimiler ce qu'il convient de connaître, mais celle qui permet de se déprendre de soi-même. Que vaudrait l'acharnement du savoir s'il ne devait assurer que l'acquisition des connaissances, et non pas, d'une certaine façon et autant que faire se peut, l'égarement de celui qui connaît ? Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder ou à réfléchir. On me dira peut-être que ces jeux avec soi-même n'ont qu'à rester en coulisses ; et qu'ils font, au mieux, partie de ces travaux de préparation qui s'effacent d'eux-mêmes lorsqu'ils ont pris leurs effets. Mais qu'est-ce donc que la philosophie aujourd'hui - je veux dire l'activité philosophique - si elle n'est pas le travail critique de la pensée sur elle-même ? Et si elle ne consiste pas, au lieu de légitimer ce qu'on sait déjà, à entreprendre de savoir comment et jusqu'où il serait possible de penser autrement ? Il*

*y a toujours quelque chose de dérisoire dans le discours philosophique lorsqu'il veut, de l'extérieur, faire la loi aux autres, leur dire où est leur vérité, et comment la trouver, ou lorsqu'il se fait fort d'instruire leur procès en positivité naïve ; mais c'est son droit d'explorer ce qui, dans sa propre pensée, peut être changé par l'exercice qu'il fait d'un savoir qui lui est étranger. L' "essai" - qu'il faut entendre comme épreuve modificatrice de soi-même dans le jeu de la vérité et non comme appropriation simplificatrice d'autrui à des fins de communication - est le corps vivant de la philosophie, si du moins celle-ci est encore maintenant ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire une "ascèse", un exercice de soi, dans la pensée.*

*L'Usage des plaisirs, p. 15, Paris, Gallimard, 1984.*

Le texte est repris phrase par phrase.

Les réflexions qu'il inspire vont un peu dans tous les sens...

On remarque que la structure est souvent du type : certes..., mais...

Le cheminement du texte est le suivant : la philosophie est la science des principes, de ce qui est premier, et philosopher, c'est commencer par se "déprendre de soi-même", se déprendre du "on" ("on pense" est un : "on ne pense pas") pour penser par concepts, c'est-à-dire distinguer et relier ensuite ce qu'on a distingué (analyse et synthèse).

La philosophie se distingue de la communication - définie comme transmission d'informations. La philosophie ne prétendant à aucune vérité absolue, puisqu'elle commence par un "je ne sais pas".

Jefel pose la question de savoir si l'on peut se déprendre de soi-même. La réponse est : oui. Se déprendre de soi-même est une pratique qui consiste d'abord à changer de point de vue pour un point de vue qui explique, et d'où le paysage soit plus lisible (Bernard fait allusion au *Traité de côniques* de Blaise Pascal, et à Leibniz). Changer de point de vue, c'est quitter le point de vue de la sensation, par exemple, qui est particulier, pour le point de vue du concept, qui est universel. Bernard fait allusion à Gauss, le mathématicien, et à sa géométrie. Il y a des "choses" pensables, des concepts sans image possible, l'infini par exemple.

Le temps avance. Il faut conclure.

Philosopher, faire de la philosophie, c'est penser par concepts, et penser par concepts, c'est penser par soi-même. L'ascèse, l'exercice de soi est nécessaire : marquer un temps d'arrêt dans le cheminement de la pensée.

L'étonnement devient le point de départ.

Socrate, raconte Bernard, restait des heures immobile en plein soleil, en l'attente d'une idée. Thalès, dit-on, une nuit qu'il regardait les étoiles tout en marchant, tomba dans un puits.

Philosopher, c'est d'abord un travail sur soi, le travail de se déprendre de soi, de prendre du recul, de tenter de penser autrement qu'on ne pense.

C'est, en même temps, produire un savoir nouveau.

Il est essentiel de *s'étonner* de l'opinion, de la pensée commune, comme firent par exemple Galilée et Newton.

Paul Valéry disait : "Il fallait être Newton pour s'apercevoir que la lune tombe, alors que tout le monde voit bien qu'elle ne tombe pas".

Avant de se séparer, Bernard demande que l'on lise dans le recueil les textes qu'on expliquera la prochaine fois.

N. L.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule  
Maison pour Tous de Champfleury  
Atelier de philosophie**

**Deuxième séance**

**Compte-rendu : Marie-Noëlle et Anne Lauzent**

2006

La séance commence par un tour de table où chacun donne son prénom : Régine, Daniel, Claude, Pierre, Marie-Noëlle, Anne, Nathalie, Jefel, Solange, et Bernard, initiateur du présent atelier ; Salim nous rejoindra plus tard.

1. Nathalie lit le compte-rendu de la première séance, le 12 octobre.

En introduction, Bernard nous avait prévenu qu'étudier la philosophie n'était pas étudier son histoire, mais que c'était faire de la philosophie, penser par soi-même et questionner.

Il n'y aura pas de thème général, mais des séries de questions très diverses.

Les textes choisis le sont "arbitrairement" : ils permettent d'ouvrir l'interrogation.

Le questionnement est donc premier, le texte sert la question.

Qu'est-ce que philosopher ?

C'est penser par *concepts*, sachant que l'on peut penser *autrement* : parmi les idées, il y a les fonctions (les sciences pensent par fonctions selon le modèle des mathématiques) et les images (les arts pensent par images).

Penser par soi-même c'est *questionner* (pour penser en philosophe, il n'y a pas de méthode générale, mais « des méthodes », aucun formatage, mais « des questions », jamais les mêmes. La pensée est toujours en mouvement : toute pensée philosophique est par définition inachevée).

Comment philosopher ?

Bernard nous propose un schéma de base autour de textes à analyser (c'est-à-dire : distinguer (analyser) avant de relier (ou synthétiser) » :

1 – Situation du texte (auteur, époque, principaux ouvrages, passage du livre).

2 – Lecture du texte.

3 – Énoncé de l'idée directrice (la thèse défendue par l'auteur).

4 – Plan du texte.

5 – Explication linéaire du texte.

6 – Intérêt philosophique du texte pour la question soulevée.

Après cette introduction, Nathalie passe au commentaire du premier texte de Platon sur *L'étonnement de Platon* qu'avait lu Marie-Noëlle.

Ce texte est écrit en grec avec une traduction française (les principales langues philosophiques sont le Grec, le Latin, l'Arabe, l'Allemand, le Français, et dans une moindre mesure l'Italien et l'espagnol).

Quelques mises au point de Bernard sont nécessaires au fil de la lecture ; par exemple, au sujet de Théétète, un jeune mathématicien, un géomètre (laid comme Socrate !).

*L'étonnement* est le sujet principal.

L'étonnement c'est l'arrêt, le pathos, ce «qui tombe dessus». L'étonnement, c'est le début de la philosophie, car c'est le début du questionnement. C'est le «je ne sais pas», le «ne... pas...» du philosophe : *Socrate sait qu'il ne sait pas*.

Dans l'étonnement se pose la question philosophique par excellence, celle de Leibniz, au fond : *pourquoi y a t-il quelque chose plutôt que rien ?*

Bernard précise ce qu'il faut entendre par le "travail du concept" - l'expression est de Georges Canguilhem -.

Il précise cette notion de concept : si certains scientifiques sont également philosophes, c'est parce qu'ils pensent leur (ou sur leur) discipline. Ils sont alors dans la méta-biologie, comme François Jacob, ou la méta-mathématique, etc. : en pensant leur discipline, ils en travaillent les concepts fondamentaux et sont philosophes.

Comme le dit Rilke, dans le texte envoyé par Bernard, ils se tiennent en somme dans l'Ouvert, *devant* le monde, ou devant tout objet dans le monde chose dans une distance qui va en permettre l'analyse.

R. M. Rilke, in *Élégies de Duino*, cité par M. Heidegger dans *Pourquoi des poètes ?*, in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, p. 233 :

"Vous devez concevoir l'idée de l'Ouvert, que j'ai essayé de proposer dans cette élégie (il s'agit de la huitième), *de telle sorte que* le degré de conscience de l'animal place celui-ci dans le monde sans qu'il ait besoin, comme nous, de constamment se le poser vis-à-vis de lui ; l'animal est *dans* le monde ; nous autres nous nous tenons *devant* lui, du fait de la singulière tournure et élévation qu'a prise notre conscience".

Philosophes sont ainsi beaucoup de sociologues, par exemple, parmi lesquels nous citons Baudrillard, dans la mesure où ils font la théorie de leur propre pratique, la théorie se définissant comme pratique des concepts.

Ensuite, Nathalie passe au commentaire du deuxième texte,

*La curiosité* de Foucault (tiré de *L'Usage des plaisirs*), lu par Solange.

Ce texte est décortiqué phrase par phrase. Nous y trouvons l'expression *se dépendre de soi-même* qui engage la discussion sur le penser par soi-même de la philosophie.

Penser par soi-même, c'est ne pas accepter ce qui se présente comme savoir, c'est tenter de penser autrement qu' "on" ne pense (c'est là ce qui produit le savoir nouveau).

A la question de Jéfél sur la difficulté de changer d'opinion, Bernard répond en parlant du *Traité des cônes* de Pascal et de la variabilité des points de vue possibles. On peut aussi donner comme exemple la géométrie d'Euclide : le fait d'en créer une autre (par ex. Riemann et son espace courbe, ou Gauss) ne la rend pas caduque : la vérité n'est pas absolue. Elle est relative, c'est-à-dire *liée* à des choix de principes que nous faisons en tant qu'êtres pensants.

Penser par soi-même, c'est se déprendre de soi, c'est savoir que nos sens sont limités, voire nous induisent en erreur (Bernard donne l'exemple du voilier où pour faire le point il vaut mieux se fier aux relèvements que l'on fait avec le compas plutôt qu'à sa vue). Il est bon de toujours chercher à connaître par l'analyse, plutôt que de croire même ce que l'on a vu « de ses propres yeux », comme le dit l'expression populaire.

2. Pour cette seconde séance nous continuons par le texte de Heidegger, sur la *Curiosité et l'étonnement*, tiré de *Être et temps*, et que lit Daniel.

Heidegger, professeur à Freiburg in Brisgau, 1889-1976. *Être et temps*, 1927, *Lettre sur l'humanisme*, 1947.

*La curiosité (...) veut seulement voir, pour voir. Elle ne cherche ce qui est nouveau que pour sauter de lui, à nouveau, vers ce qui est encore nouveau. Ce souci de voir ne s'occupe ni de saisir, ni de savoir pour être dans la vérité, il ne s'agit en lui que des possibilités de s'abandonner au monde. C'est pourquoi la curiosité se caractérise par une incapacité spécifique de demeurer auprès de quoi que ce soit qui s'offre à elle. Elle ne recherche donc jamais le loisir de la demeure théorique, mais l'agitation et l'excitation qu'engendrent le renouvellement et la mutation des êtres rencontrés. La curiosité se procure, par cette instabilité, la possibilité constante de la distraction. Elle n'a rien de commun avec la considération admirative de l'Être, le θαυμάζειν ; elle n'a point le souci d'être amenée par l'étonnement à comprendre ce qu'elle ne comprend pas : elle veut se procurer un savoir, mais seulement pour l'avoir su. Ces deux moments constitutifs de la curiosité, l'incapacité de demeurer dans le monde de la préoccupation et la dispersion en des possibilités nouvelles, fondent un troisième moment essentiel de ce phénomène : une agitation incessante. La curiosité est partout et nulle part (...).*

*Le bavardage régit aussi les voies de la curiosité : il prescrit ce que l'on doit avoir vu, ce que l'on doit avoir lu. L'être-partout-et-nulle-part de la curiosité est livré au bavardage. Ces deux modes d'être quotidiens du discours et de la vue ne se juxtaposent pas simplement dans leur tendance à déraciner : chacun d'eux entraîne l'autre. La curiosité, à laquelle rien n'est caché, le bavardage, pour lequel rien n'est incompris, se garantissent, c'est-à-dire garantissent à l'être-là (Da-sein) curieux et bavard une "vie" qui se prétend vraiment "vivante".*

*Être et temps*, § 36

Heidegger, malgré ses prises de position regrettables en faveur du nazisme qui entachent une partie de sa pensée, est par ailleurs un penseur essentiel (nous savons déjà par Bernard qu'il y a peu de véritables grands philosophes, de ceux qui *font* la philosophie).

*Être et temps* est un ouvrage capital du XXème siècle, qui fonde une pensée sans doute plus radicale que toutes les autres.

Après une relecture du texte par Bernard, nous procédons à une analyse approfondie des termes :

Pour les Français, la pensée de Heidegger est une philosophie de l'existence, un *existentialisme*. Il s'agit là d'une référence à Sartre. Mais quelque chose de bien plus fort découle de la traduction en français du concept de *Da-sein* :

*Da-sein* ou *existence* ou encore *être-là*, mais qu'il serait préférable de traduire - pour être au plus près de la véritable signification allemande - par : *y être*, être-au-monde, être présent-au-monde, mais aussi comprendre ... comme quand on dit : j'y suis !.

Pour ce qui concerne le type de curiosité dont il est question dans ce texte, il faut relever le mot allemand employé : *die Neugier* : *neu* (nouveau) indique bien que ce qui suscite la curiosité, c'est la nouveauté.

Contrairement à la démarche de Foucault, Heidegger fait une description et une analyse de la curiosité courante comme désir permanent de nouveauté. *Ce mode du Da-sein révèle une façon nouvelle de «l'y-être» quotidien dans lequel il ne cesse de se déraciner.*

Pourquoi ce déracinement ? parce que la distraction, en empêchant la contemplation, disperse la curiosité, quand la philosophie *enracine* dans l'Être, le monde compris comme totalité de tout ce qui est.

La curiosité *s'abandonne au monde* : elle a le souci de voir plutôt que de savoir, d'être spectateur plutôt qu'acteur. Il y a donc opposition entre cette curiosité - une agitation permanente, le zapping compulsif, la surenchère de communication qui marque la société contemporaine, ce « monde auquel on s'abandonne » - et l'importance de la *demeure* que Heidegger nomme *théorique*.

*Demeurer* : l'expression est forte en allemand, pas dans le sens de s'arrêter, rester là, mais dans l'idée du «home» anglais, du "heim" allemand, le chez soi, la patrie ; référence est faite à l'*Unheimlichkeit*, l'*inquiétante étrangeté*, dont parlait Freud : c'est ce qui nous entoure, le plus familier qui est parfois le plus étrange, peut ouvrir la question, provoquer l'angoisse.

*Le loisir* (de la *demeure théorique*) ; ici le loisir doit être pris dans le sens de l'*otium* latin, qui s'oppose au *negotium*, ou de la *skolè* des grecs, l'oïveté, une liberté qui permet la «contemplation», l'arrêt, c'est-à-dire l'ouverture à la réflexion, par opposition à l'action, l'agitation des affaires, le travail, la vie active, peu propices à l'exercice de la pensée.

Heidegger oppose l'étonnement à la curiosité. *L'étonnement* ou le *thaumazein*, allusion au premier texte, le texte de Platon.

La demeure théorique fait référence à la théorie au sens grec : *theoria*, c'est le défilé, mais aussi la contemplation (non religieuse), le voir - le théâtre est par excellence le lieu où l'on regarde -, l'arrêt admiratif, l'absence de préoccupation qui ouvre le chemin du savoir.

Ce qui pourrait permettre la séparation de la pensée et de l'opinion : prendre la liberté de penser différemment, serait ici ce «*loisir de la demeure théorique*».

Heidegger quand il oppose l'étonnement à la curiosité, définit aussi cet étonnement comme *considération admirative de l'Être*.

*L'Être* : ou encore le monde, la totalité de tout ce qui est, la nature (Spinoza dans l'*Ethique* parle en ce sens de *Dieu* ou de la *Nature*), ou encore l'infini (voir Leibniz).

La *considération admirative de l'Être*, c'est donc l'émotion, la "stupéfaction" d'être-là, d'y-être, la contemplation et la perception de la totalité ouvrant la question, suscitant le

travail de la pensée.

La contemplation telle qu'elle est décrite ici n'a pas un sens religieux, mais peut se rapprocher, peut-être, du bouddhisme, du premier bouddhisme, celui du Petit Véhicule, qui n'est pas religieux, mais qui a à voir avec l'accomplissement personnel, la recherche de la vérité pour sa propre évolution, proche sans doute des philosophies de l'antiquité grecque, épicurisme, stoïcisme...

*La préoccupation* : méditation, mais aussi souci de soi pour Heidegger, qui emprunte à l'image médicale, celle du soin.

3. En fin de séance, la conversation s'engage sur l'Art contemporain et sa difficulté d'approche et de compréhension immédiate.

Pour plusieurs des participants l'art contemporain a une fonction évidente, qui est de «faire parler» ; la question est même posée de savoir s'il existe en dehors de la parole. Ceci pourrait illustrer le *bavardage*, dont parle Heidegger.

4. Pour terminer, Bernard lit le texte d'Alain : *Penser, c'est dire non*, qui sera étudié la prochaine fois.

Émile Chartier, dit Alain, 1868-1951. Professeur au Lycée Henri IV et *Propos*, en particulier les *Propos sur le Bonheur, Système des Beaux-Arts*.

*Penser, c'est dire non. Remarquez que le signe du oui est d'un homme qui s'endort ; au contraire le réveil secoue la tête et dit non. Non à quoi ? Au monde au Tyran, au prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même. Il n'y a pas au monde d'autre combat. Ce qui fait que le monde me trompe par ses perspectives, ses brouillards, ses chocs détournés, c'est que je consens, c'est que je ne cherche pas autre chose. Et ce qui fait que le tyran est maître de moi, c'est que je respecte au lieu d'examiner. Même une doctrine vraie, elle tombe au faux par cette somnolence. C'est par croire que les hommes sont esclaves. Réfléchir, c'est nier ce que l'on croit.*

Ce pourrait être une forme de conclusion à notre réflexion sur le monde actuel.

M.- N. L.

A. L.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule  
Maison pour Tous de Champfleury  
Atelier de philosophie**

**Troisième séance  
Compte-rendu : Solange EGEA**

le jeudi 16 novembre 2006

Présents : Régine, Anne, Marie-Noëlle, Nathalie, Jefel, Claude, Daniel, Pierre, Salim, Solange et Bernard.

1. Une première question est posée d'entrée : comment définir un concept ?

Bernard répond : idéa, ou eidos, en grec, signifie l'aspect d'une chose, le visage, ce qui permet de voir quelqu'un tel qu'il est, de l'identifier.

L'idée est une production de l'esprit, un objet intellectuel.

Pour Deleuze, il y a trois sortes d'idées : les images, les fonctions et les concepts, on l'a dit.

Le concept doit répondre pour l'essentiel à deux critères : la cohérence (logique) d'abord, et la fécondité, l'efficacité si l'on veut.

Le concept est produit dans une définition qui renvoie à d'autres concepts, par exemple quand, avec Aristote, je définis l'homme comme un être vivant doué de pensée, je mets le concept d'homme en relation avec les concepts de vivant (zoon) et de parole- et-pensée (logos).

Chaque concept est pris ainsi dans un réseau de concepts.

Un concept n'est jamais seul.

2. Le compte-rendu de la séance précédente est lu par Marie-Noëlle et Anne :

Était lu le texte de Martin Heidegger, extrait de *Etre et temps* (1927), texte où il oppose l'étonnement et la curiosité.

Quelques concepts repérés dans le texte :

le Da-sein, l'existence, l'y-être, l'être-là.

Le Déracinement.

S'abandonner au monde.

Le loisir de la demeure théorique.

Ce compte-rendu donne lieu à une longue discussion à propos d'une phrase : "la philosophie de Heidegger est entachée par son engagement dans le parti nazi".

Bernard fait un rappel biographique succinct :

Heidegger a adhéré au parti Nazi (NSDAP) en 1933 et ce jusqu'en 1945, sans pourtant militer activement.

Il s'est engagé, car il croit en somme que le « grand soir » est arrivé. Il croit en Hitler et en la Révolution nationale qu'il annonce.

On peut lui reprocher une grande "naïveté" politique.

Il est élu par ses pairs Recteur de l'Université de Fribourg en 1933, mais il démissionne de ses fonctions administratives dès 1934.

Il refuse de brûler des livres et notamment la littérature juive et il refuse de dénoncer et d'interdire les étudiants juifs ou ses collègues juifs.

Il n'a pas fui l'Allemagne comme beaucoup d'intellectuels, a cessé cependant de voir son maître Husserl.

Est-ce qu'il était antisémite ? On sait que Hannah Arendt fut son étudiante et sa maîtresse, qu'elle a correspondu avec lui et qu'elle l'a revu après la guerre, sans jamais rien lui reprocher...

Après la guerre, une commission dirigée par Karl Jaspers lui a interdit d'enseigner. L'interdiction sera levée en 1951, date de son départ à la retraite...

Heidegger "ignorait" la philosophie matérialiste (Epicure, Lucrèce, Marx...) et Spinoza.

Bernard conclut qu'il ne voit pas de relation entre la pensée de Heidegger et son engagement dans le parti Nazi, bien que lui-même ait cherché à l'établir dans les textes de 1933/34, en particulier dans le Discours de Rectorat.

La pensée de Heidegger garde, quelle qu'ait été sa position pendant le troisième Reich, toute sa valeur. Ce qui ne veut pas dire non plus qu'elle soit indiscutable ! La pensée politique de Heidegger est ainsi particulièrement faible !

D'autres questions sont posées au cours de ce débat :

- Quelles relations entre l'action et la pensée ?
- Quel pouvoir pour les intellectuels par rapport à la politique ?
- Quel lien entre la vie d'un philosophe et ses écrits, son œuvre ?
- La pensée n'est pas toujours le plus intéressant, quelquefois la vie, les engagements sont plus riches que la pensée (Sartre est un bon exemple : que reste-t-il de son œuvre ?).

3. On passe à la lecture du texte d'Alain : Penser, c'est dire non.

Situation : Emile Chartier, dit Alain ; professeur au Lycée Henry IV.

Auteur de nombreux ouvrages dont les Propos sur le bonheur, Le Système des Beaux-Arts.

Idée directrice :

On relève les phrases "penser, c'est dire non", au début ; "réfléchir c'est nier ce que l'on croit", à la fin.

Plan du texte :

- L' énoncé de la thèse est suivi d'une remarque et d'une question : penser, c'est dire non. Non à quoi ?
- suit l'argumentation : ce n'est pas à ... (au monde , au tyran...), c'est .... (à elle-même).
- et l'explicitation : la pensée rompt, sépare, combat.
- viennent ensuite les conséquences : ce qui fait que le monde... ce qui fait que le tyran...
- et généralement : même une doctrine vraie, elle tombe au faux...
- enfin la conclusion qui répond à la question initiale : « dire non à quoi ? : «réfléchir, c'est nier ce que l'on croit. »

Question :

- le tyran : le roi, pour les grecs - Œdipe Roi - ; pour nous plutôt celui qui a le pouvoir par la force, non par le droit. Il essaie de transformer sa force en droit pour légitimer sa position (Machiavel). Mais la source du droit étant le consentement, le tyran ne se maintiendra au pouvoir qu'avec l'accord du peuple.

Commentaire du texte :

Penser, c'est dire non : penser est un acte.

Le pivot du texte : non à quoi ?

- d'abord à l'apparence : non au monde... On peut donc être dans l'illusion du non

- en réalité, c'est un non à soi-même, un non à la croyance.

Introduction de la notion de rupture, de séparation :

- « il n'y a pas au monde d'autre combat.. » : avant le combat politique contre le tyran, ou le combat religieux contre le prêcheur, le combat essentiel est celui que l'on mène contre soi, contre nos croyances qui nous viennent de notre entourage.

- «ce qui fait que le monde... » : explication de la notion d'apparence ; j'accepte le monde tel qu'il m'apparaît et non tel qu'il est.

Objections de certains :

- Ce texte est négatif, il fait du non un dogme.

- Il y a pourtant des croyances créatrices !

- Il est impossible de tout rejeter.

Bernard :

- une croyance s'impose à nous de l'extérieur. Donc il faut d'abord faire table rase des croyances pour pouvoir construire.

- Il ne s'agit pas de dogme, mais d'une pratique.

- Pour Descartes, par exemple, on met en place une morale provisoire le temps de mettre à bas toutes les croyances et de reconstruire.

- dire non est un acte de liberté : c'est dire non qui est créateur, car c'est un non à une pensée fautive et donc une libération de l'esprit enfermé jusque là dans l'erreur (exemple dans la peur de la mort).

- philosopher est donc d'abord se dégager de l'apparence (doxa), de ce qui nous semble..

REMARQUE : nous n'avons pas expliqué le texte jusqu'au bout. Nous n'en avons pas tiré les conclusions ; nous sommes allés prématurément vers les objections.

S. E.

**Université Populaire d'Avignon / Échecs au Crépuscule  
Maison pour Tous de Champfleury  
Atelier de philosophie**

**Quatrième séance  
Compte-rendu de Daniel Gras**

le jeudi 30 novembre 2006

Présents : Solange, Marie-Noëlle, Anne, Régine, Nathalie, Pierre, Claude, Jefel, Bernard et moi-même.

La séance débute par la lecture du compte-rendu de Solange sur le texte d'Alain : *Penser, c'est dire non*.

Le compte-rendu est clair. Toutefois Bernard souligne qu'il manque les conclusions à ce texte. Et remarque d'abord que pour Alain il y a une pratique constante de la philosophie, c'est la pratique de la liberté.

D'autre part la pensée est toujours paradoxale (on va retrouver cela avec Deleuze). Il y a d'un côté l'apparence des choses communément appelée opinion, doxa. La doxa dit : oui. Le paradoxe de son côté dit : non, à la doxa.

Dire non à ce que l'on croit, à l'opinion, c'est dire non individuellement et collectivement. Une autre remarque concerne le lien entre la doxa et le pouvoir. Le consentement est souvent lié à l'imagination, à la fiction, à l'illusion. Je consens à ce que je crois, en politique par exemple.

La dernière remarque faite par Bernard à propos du texte d'Alain, concerne l'individualité de la démarche philosophique, sa singularité. Ce qui a été pensé doit être repensé personnellement.

Suite à ces remarques, nous passons à la lecture du texte de Deleuze : *La philosophie crée des concepts*.

Deleuze est né en 1925, mort en 1995. Il est considéré comme l'un des plus importants philosophes de la deuxième partie du XXème siècle avec des textes comme *Cinéma, 1 et 2, Foucault, Le Pli* etc.

Jefel lit le texte :

*La philosophie consiste toujours à inventer des concepts. Je n'ai jamais eu de souci concernant un dépassement de la métaphysique ou une mort de la philosophie. La philosophie a une fonction qui reste parfaitement actuelle, créer des concepts. Personne ne peut le faire à sa place. Bien sûr, la philosophie a toujours eu ses rivaux depuis Platon. Aujourd'hui, c'est l'informatique, la communication, la promotion commerciale qui s'approprient les mots "concept" et "créatif" et ces "concepteurs" forment une race effrontée qui exprime l'acte de vendre comme suprême pensée capitaliste. La philosophie se sent petite et seule devant de telles puissances, mais s'il*

*lui arrive de mourir, au moins ce sera de rire.*

*La philosophie n'est pas communicative, pas plus que contemplative ou réflexive : elle est créatrice ou même révolutionnaire, par nature, en tant qu'elle ne cesse de créer de nouveaux concepts. La seule condition est qu'ils aient une nécessité, mais aussi une étrangeté, et ils les ont dans la mesure où ils répondent à de vrais problèmes. Le concept, c'est ce qui empêche la pensée d'être une simple opinion, un avis, une discussion, un bavardage. Tout concept est un paradoxe, forcément.*

- Dans ce texte l'idée directrice est énoncée dès la première phrase :

« La philosophie consiste toujours à inventer des concepts »

- Avec dans la suite de celui-ci une confirmation sur la fonction et la place de la philosophie.

- Vient ensuite l'énoncé des rivaux de la philosophie qui sont l'informatique, la communication (maître-mot de la "pensée" moderne) et le commerce, outils actuels du capitalisme dont la finalité est l'acte de vendre.

- Après les rivaux, Deleuze s'attache à préciser ce que n'est pas la philosophie, elle n'est pas communicative, contemplative, pas plus que réflexive, elle est créatrice, et par là même révolutionnaire. Le concept a une nécessité, une étrangeté puisqu'il est nouveau.

Le concept répond à un problème, le nouveau concept s'articulant sur un réseau de concepts.

- Les deux dernières phrases du texte précisent et définissent clairement le concept.

Il est paradoxe.

Jefel pose la question de savoir s'il y a eu des périodes sans philosophie et se demande si de nos jours la philosophie est représentée. Ce à quoi Bernard répond qu'au moyen-âge, jusque tard, la pensée européenne "oublie" quelque peu la philosophie.

La période contemporaine en revanche est vivante et nombreux sont les philosophes, Deleuze est l'un de ceux-là.

Il faut préciser que le temps de la philosophie n'est pas le même que celui de la communication.

Bernard revient au texte en soulignant le fait que personne ne peut faire de la philosophie à la place de la philosophie.

Que les rivaux actuels s'approprient les termes de concept, de créatif, n'empêche pas que leur objectif soit purement commercial.

La philosophie n'est pas contemplative ni réflexive (tout le monde réfléchit).

Le texte associe la notion de révolution avec la notion de paradoxe, et l'étrangeté lié avec la nouveauté.

Bernard prend l'exemple du baroque et de la nécessité d'en produire le concept.

On en vient ensuite à la définition de ce qu'est un problème. Il est d'abord une difficulté que je rencontre et que j'ai à transformer pour la vaincre, la résoudre. Les problèmes se résolvent ou s'évacuent (faux problèmes).

Quant à la définition finale du concept elle est ici limpide.

A ce stade Bernard demande s'il y a des questions ou des remarques.

Ce n'est pas le cas.

Il nous engage à lire le texte suivant toujours de Deleuze : *Le Temps de la philosophie*.

*(Il faudrait renoncer) au point de vue étroitement historique de l'avant et de l'après, pour considérer le temps de la philosophie plutôt que l'histoire de la philosophie. C'est un temps stratigraphique, où l'avant et l'après n'indiquent plus qu'un ordre de superpositions. (...) Les paysages mentaux ne changent pas n'importe comment à travers les âges : il a fallu qu'une montagne se dresse ici ou qu'un fleuve passe par là, encore récemment, pour que le sol, maintenant sec et plat, ait telle allure, telle texture. Il est vrai que des couches très anciennes peuvent remonter, se frayer un chemin à travers les formations qui les avaient recouvertes et affleurer directement sur la couche actuelle à laquelle elles communiquent une nouvelle courbure. Bien plus, suivant les régions considérées, les superpositions ne sont pas forcément les mêmes et n'ont pas le même ordre. Le temps philosophique est ainsi un temps grandiose de coexistence, qui n'exclut pas l'avant et l'après, mais les superpose dans un ordre stratigraphique. C'est un devenir infini de la philosophie, qui recoupe, mais ne se confond pas avec son histoire. La vie des philosophes, et le plus extérieur de leur oeuvre, obéit à des lois de succession ordinaire ; mais leurs noms propres coexistent et brillent, soit comme des points lumineux qui nous font repasser par les composantes d'un concept, soit comme les points cardinaux d'une couche ou d'un feuillet qui ne cessent pas de revenir jusqu'à nous, comme des étoiles mortes dont la lumière est plus vive que jamais. La philosophie est devenir, non pas histoire ; elle est coexistence de plans, non pas succession de systèmes.*

Après la lecture, une première analyse rapide du texte montre le temps de la philosophie au travers d'images empruntées à la géologie et à l'astronomie. Elles montrent que le temps de la philosophie est celui de la simultanéité et pas celui de la succession.

La réflexion est ouverte, la séance est levée.

D. G.

**Université Populaire d'Avignon / Echechs au Crépuscule**  
**Maison pour Tous de Champfleury**  
**Atelier de philosophie**

**Cinquième séance**  
**Compte-rendu : Nathalie Laguerre**

le jeudi 14 décembre 2006

Présents : Solange, Marie-Noëlle, Anne, Bernard, Daniel, Régine, Pierre et Nathalie.

Daniel lit son compte-rendu de la séance précédente, au cours de laquelle furent lus des textes d'Alain et de Gilles Deleuze.

Les questions suivent la lecture, et d'abord : y a-t-il de grands philosophes aujourd'hui ? La réponse : oui..., si l'on admet que les philosophes du passé sont nos contemporains. Deleuze et Spinoza sont des contemporains. Le temps de la philosophie est un temps simultané et non un temps de succession.

La deuxième réponse est qu'il y a en France un corps de professeurs de philosophie.... Grands ? La philosophie en France aujourd'hui, c'est un ensemble de gens très différents les uns des autres, sensés penser par eux-mêmes, de façon singulière, libres et créateurs, en principe, peu connus, et qui travaillent avec des lycéens etc.

L'erreur serait de penser que l'enseignement de la philosophie se résume en la suite des opinions des philosophes, se réduit à l'histoire des idées. Nietzsche le dit fort bien dans un des textes que nous avons lu, *Sur l'enseignement de la philosophie* : l'histoire érudite du passé n'a jamais été l'affaire du vrai philosophe...

La philosophie en France, c'est aussi ses quelques vedettes médiatisées... De grands philosophes ? De nouveaux maîtres à penser ?

- Qu'est-ce que faire de la philosophie de manière singulière ? C'est prendre en charge personnellement une question, par exemple : qu'est-ce que le temps ? et s'y tenir, chercher, se tromper, s'y retrouver... C'est une démarche qui consiste à penser par soi-même - et c'est autre chose que faire une copie ou une leçon pour réussir un examen -. Bernard renvoie à un texte de Nietzsche, dans *Schopenhauer éducateur* :

*(...) L'Etat choisit lui-même ses serviteurs philosophes et en recrute autant qu'il lui en faut pour ses institutions : il se donne donc l'air de savoir distinguer entre les bons et les mauvais philosophes ; bien plus il présuppose qu'il doit y en avoir assez de bons pour pourvoir à toutes ses chaires. (...) Il oblige ceux qu'il a choisis à résider dans un lieu déterminé, dans un milieu déterminé, pour y exercer une activité déterminée : ils ont à instruire, et tous les jours, à heure fixe, tous les étudiants qui ont le désir de les écouter. Je demande : un philosophe peut-il s'engager de bonne foi à avoir tous les*

*jours quelque chose à enseigner ? Et à enseigner à qui veut l'entendre ? Ne sera-t-il pas contraint de parler devant une assistance inconnue de choses dont il ne pourrait parler sans danger que devant ses amis les plus intimes ? Et, somme toute, ne se dépouille-t-il pas ainsi de sa liberté la plus glorieuse, celle d'obéir à son génie au moment où il en perçoit l'appel, et de le suivre où que ce génie veuille le mener ? - cela du fait qu'il est tenu de penser publiquement, à des heures déterminées d'avance, à des choses fixées d'avance ? Et s'il en venait un jour à sentir qu'il ne peut penser à rien ce jour-là, qu'il ne lui vient pas une seule idée à l'esprit - et qu'il dût se présenter cependant et faire semblant de penser ?*

*Mais, va-t-on m'objecter, il n'est pas chargé de penser, tout au plus de réfléchir sur la pensée d'un autre, ou de la ressasser ; il doit être avant tout le connaisseur érudit de tous les penseurs qui l'ont précédé, il saura bien dire d'eux quelque chose que ses élèves ignorent. (...) Mais l'histoire érudite du passé n'a jamais été l'affaire du vrai philosophe, ni dans l'Inde ni en Grèce ; et un professeur de philosophie, s'il se charge de ce travail, est obligé de supporter qu'on dise de lui : "c'est un bon philologue, un bon archéologue, un bon linguiste, un bon historien", mais jamais : "c'est un bon philosophe". (...) Et enfin en quoi au monde l'histoire de la philosophie concerne-t-elle nos jeunes gens ? Veut-on les décourager d'avoir une opinion personnelle en leur montrant l'amas confus de toutes les opinions ? Veut-on leur enseigner à se joindre à un concert de louanges en l'honneur des belles choses que nous avons faites ? Veut-on qu'ils apprennent à haïr et à mépriser la philosophie ? (...). On n'a jamais enseigné l'unique méthode critique, et la seule probante, que l'on puisse appliquer à une philosophie, celle qui consiste à se demander si l'on peut vivre selon ses principes ; on n'enseigne que la critique des mots par les mots. Et maintenant que l'on se représente un esprit juvénile, sans grande expérience de la vie, dans lequel sont enfermés pêle-mêle et côte à côte cinquante critiques de ces mêmes systèmes - quel désordre, quelle barbarie, quelle dérision à l'endroit de toute éducation philosophique !*

- Qu'est-ce que vivre la philosophie ? L'oisiveté est nécessaire - avoir le temps de philosopher, par exemple et passer de la morale à l'éthique, pour aller vite : du "tu dois" (tu ne dois pas) au "je dois" (je ne dois pas), des commandements et de l'obéissance à la liberté.

Le débat, qui passe du coq à l'âne, revient à la question de la différence entre science et philosophie. La réponse : comme dit Deleuze, le philosophe s'oppose à l'opinion, il invente des concepts. Le savant pense plutôt par fonctions. Tous ceux qui travaillent à l'invention des concepts sont des philosophes. La philosophie n'est pas réservée aux philosophes de métier. C'est la pratique des concepts qui est philosophique. L'essentiel étant de poser les bonnes questions, de poser des problèmes.

Un exemple : Deleuze, à sa soutenance de thèse, à la rentrée 68, à la Sorbonne. À Jean Wahl qui lui demande : qu'est-ce que la mort ?, Deleuze répond : la question n'est pas la bonne. Les questions sont : où et quand mourrai-je ? Faire de la philosophie, c'est déplacer la question.

Nous passons à la lecture des textes et d'abord un texte de Nietzsche, *Il faut apprendre à penser ( Le Crépuscule des idoles )* :

*Il faut apprendre à voir, il faut apprendre à penser, il faut apprendre à parler et à écrire : dans ces trois choses le but est une culture noble. Apprendre à voir - habituer l'oeil au repos, à la patience, l'habituer à laisser venir les choses ; remettre le jugement, apprendre à circonvenir et à envelopper le cas particulier. C'est là la première préparation pour éduquer l'esprit. Ne pas réagir immédiatement à une séduction, mais savoir utiliser les instincts qui entravent et qui isolent. Apprendre à voir, comme je l'entends, c'est, en quelque sorte, ce que le langage courant et non philosophique appelle la volonté forte : l'essentiel, c'est précisément de ne pas "vouloir", de pouvoir suspendre la décision.*

*Tout acte antispirituel et toute vulgarité reposent sur l'incapacité de résister à une séduction : on se croit obligé de réagir, on suit toutes les impulsions. Dans beaucoup de cas une telle obligation est déjà la suite d'un état maladif, d'un état de dépression, un symptôme d'épuisement - puisque tout ce que la brutalité non philosophique appelle "vice" n'est que cette incapacité physiologique de ne point réagir.*

*Une application de cet enseignement de la vie : lorsque l'on est de ceux qui apprennent, on devient d'une façon plus générale plus lent, plus méfiant, plus résistant. On laissera venir à soi toutes espèces de choses étrangères et nouvelles, avec d'abord une tranquillité hostile - on en retirera la main.*

*Avoir toutes les portes ouvertes, se mettre à plat ventre devant tous les petits faits, être toujours prêt à s'introduire, à se précipiter dans ce qui est étranger, en un mot cette célèbre "objectivité" moderne, c'est cela qui est de mauvais goût, cela manque de noblesse par excellence.*

Nietzsche est mort en 1900, après dix ans de silence total, dans la folie - liée à la syphilis.

Bernard insiste sur le fait que Nietzsche est victime des tentatives nazi de le récupérer - avec la complicité de sa sœur. Il n'est pas antisémite et la volonté de puissance (*Wille zur Macht*) n'est pas volonté de pouvoir (*Wille um Macht*). Quand au surhomme, il n'a rien à voir avec on se sait quelle "race" d'aryens blonds etc.

Le texte : L'énoncé de la thèse, une objection, le développement de la thèse et le développement de l'objection avant la conclusion.

L'idée est que l'essentiel est de pouvoir *suspendre* la décision. Ce pouvoir est négation, pouvoir dire non. Que dois-je faire par rapport à telle ou telle chose ? Je dois toujours d'abord suspendre le jugement. En grec, épokè, je suspends mon jugement - c'est la devise des stoïciens. L'épokè, c'est le temps suspendu, arrêté, le temps de l'attente.

Il faut aussi apprendre à circonvenir le *cas particulier*, résister à une séduction pour penser par soi-même. Ce pouvoir sur soi est la définition même de la liberté. Ce qui nous ramène au texte d'Alain étudié précédemment.

Est lu ensuite un texte de Spinoza sur l'esprit et le corps (*Éthique III*, prop. 2, trad. Pascal Séverac) :

Proposition 2 : *Ni le corps ne peut déterminer l'esprit à penser, ni l'esprit ne peut déterminer le corps au mouvement ou au repos ou à quelque chose d'autre (s'il en est).*

(...)

*Scolie : L'esprit et le corps sont une seule et même chose, qui est conçue tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous l'attribut de l'étendue. D'où vient que l'ordre ou l'enchaînement des choses est le même, que la Nature soit conçue sous tel attribut ou sous tel autre ; et par conséquent, l'ordre des actions et des passions de notre corps va par nature de pair avec l'ordre des actions et des passions de l'esprit. (...) Bien que les choses soient telles qu'il ne reste aucune raison de douter à ce sujet, j'ai peine à croire cependant qu'à moins de donner une confirmation expérimentale, les hommes puissent être amenés à peser ce point d'une âme égale, tant ils sont persuadés que le corps entre tantôt en mouvement, tantôt au repos au seul commandement de l'esprit, et fait un grand nombre d'actes qui dépendent de la seule volonté de l'esprit et de l'art de penser. Personne, en effet, n'a jusqu'à présent déterminé ce que peut le corps, c'est-à-dire que l'expérience n'a jusqu'à présent enseigné à personne ce que les seules lois de la Nature considérée seulement en tant que corporelle, le corps peut faire et ne peut pas faire, à moins d'être déterminé par l'esprit. Car personne n'a jusqu'ici connu la structure du corps humain si exactement qu'il ait pu en expliquer toutes les fonctions, pour ne rien dire ici des nombreux faits observés chez les bêtes, qui dépassent de beaucoup la sagacité humaine, et de ce que font très souvent les somnambules pendant le sommeil, qu'ils n'oseraient pas pendant la veille ; ce qui montre assez que le corps peut, par les seules lois de sa nature, beaucoup de choses dont son esprit s'étonne. Nul ne sait ensuite comment l'esprit meut le corps, ni combien de degrés de mouvement il peut imprimer au corps, et avec quelle vitesse. D'où il suit que les hommes, quand ils disent que telle ou telle action du corps provient de l'esprit qui a un empire sur le corps, ne savent ce qu'ils disent et ne font rien d'autre qu'avouer en un langage spécieux qu'ils ignorent, sans s'étonner, la vraie cause d'une action.*

Un conseil de lecture : l'*Éthique* de Spinoza est à deux niveaux : les démonstrations *more geometrico* et les scolies. Il est recommandé de lire d'abord les scolies.

L'idée directrice du texte est dans la première phrase : *L'esprit et le corps sont une seule et même chose, qui est conçue tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous l'attribut de l'étendue*. Spinoza distingue deux *attributs* de la *substance*, la pensée et l'étendue. Le rapport entre le corps et l'esprit sont de parallélisme. L'esprit est comme un reflet du corps. Les deux vont ensemble, simultanément. La fiction de l'esprit séparé du corps - comme un corps autre que le corps est une illusion.

N.L.

**Université Populaire d'Avignon / Echechs au Crépuscule  
Maison pour Tous de Champfleury  
Atelier de philosophie**

**Sixième séance  
Compte-rendu : Solange EGEA**

Jeudi 11 Janvier 2007

Présents : Régine, Anne, Marie-Noëlle, Nathalie, Jefel, Robert, Paule, Solange, Bernard.

Nous notons l'arrivée de deux nouveaux participants : Paule et Robert.

Il n'y a pas de lecture du compte-rendu de l'atelier précédent (il n'a pas été rédigé).

I. Les « nouveaux » demandent en quoi consiste l'atelier.

Bernard répond qu'on s'est interrogé sur les lieux de la philosophie. Il a choisi d'appeler ce lieu-ci un « atelier ». Pourquoi ?

Nous commençons à avoir une réponse avec les définitions du mot « atelier » que Bernard nous a transmises :

C'est un lieu où l'on trouve la trace de ce qui a été fait ( et non l'objet qui y a été fait), par exemple des copeaux de bois.

C'est le lieu où le maître (celui qui a la maîtrise, celui qui maîtrise les choses) transmet son savoir-faire.

Un atelier de philosophie pourrait être un lieu où celui qui sait faire apprend à d'autres - les traces de ce qui a été fait, les copeaux, ce sont nos comptes-rendus. Ils témoignent que quelque chose a été fait, que nous avons œuvré.

Les nouveaux insistent : qu'est-ce que c'est : faire de la philosophie ?

Bernard renvoie au texte de Nietzsche lu la dernière fois. Il répond aux questions :

- ce que la philosophie n'est pas : faire de l'histoire, l'histoire de la philosophie - or c'est une dérive de l'enseignement actuel.

- ce qu'est la philosophie : les « anciens » de l'atelier citent les termes-clés des séances précédentes :

penser par soi-même / s'étonner / penser par concepts / se dépendre de soi / refuser l'opinion.

Bernard insiste sur la non-linéarité de la philosophie : des philosophes ont pu être importants très longtemps après leur mort (ex : Aristote au moyen-âge et encore aujourd'hui) car ils ont une efficacité, une créativité qu'on ne peut pas dater.

C'est pourquoi aussi les textes que nous lisons peuvent être d'époques très différentes.

Questions :

- peut-on dire qu'une pensée disparaît ou réapparaît, ou qu'une pensée est toujours actuelle ?
- y a-t-il des concepts qui ont disparus ?
- penser par concepts, est-ce utiliser ceux des autres ou créer les siens ?

Réponses : les concepts évoluent comme, par exemple, le concept de *vertu* ou le concept d'*infini*.

Les concepts doivent obéir à des règles (logiques) : être cohérents et féconds.

Il faut sans cesse revisiter les choses, les repenser ; les grands philosophes (ceux qui créeraient de nouveaux concepts ?) sont rares. Il faut surtout penser «contre» ; ne pas admettre l'opinion.

Relecture du 2° paragraphe du texte pour insister sur la phrase-pivot du texte :

*On n'a jamais enseigné l'unique méthode critique, et la seule probante, que l'on puisse appliquer à une philosophie, celle qui consiste à se demander si l'on peut vivre selon ses principes.*

Questions :

- comment vivre en philosophe ?
- comment mettre sa vie en accord avec ses principes ?
- la philosophie peut-elle se pratiquer concrètement ou reste-t-elle au niveau de la pensée ?

Réponse : on ne peut distinguer les 2, vie quotidienne et pensée ; la philosophie est une pratique, et cette pratique est quotidienne. Mais il faut du temps, ne pas être enfermé, par exemple, dans l'accumulation de biens.

Questions :

- quand on veut faire de la philo, ne peut-on s'aider de l'histoire de la philo, acquérir des connaissances pour étayer notre pensée ?
- pourquoi insiste-t-on tellement sur « penser par concepts » ?

Réponse : si on ne pense pas par concepts, on n'est pas dans la philosophie, mais on est dans les sciences, dans l'art ou dans la croyance - et l'on ne pense pas -.

### III Texte de Gaston Bachelard.

Situation : Gaston Bachelard (1884-1962), né à Bar sur Aube, est un autodidacte. Physicien et philosophe, il occupe à la Sorbonne la chaire de Philosophie et d'Histoire des sciences. Il publie son premier ouvrage : *Essai sur la connaissance approchée*, à l'âge de quarante ans.

Œuvres : *Le nouvel Esprit scientifique* (1935), *La Psychanalyse du feu*, *L'Eau et les rêves*.

Nathalie lit le texte (*La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, 1938, p. 14) :

*La science dans son besoin d'achèvement comme dans son principe, s'oppose absolument à l'opinion. S'il lui arrive, sur un point particulier, de légitimer l'opinion, c'est pour d'autres raisons que celles qui fondent l'opinion ; de sorte que l'opinion a, en droit, toujours tort. L'opinion pense mal ; elle ne pense pas ; elle traduit des besoins en connaissances. En désignant les objets par leur utilité, elle s'interdit de les connaître. On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. Il ne suffirait pas, par exemple, de la rectifier sur des points particuliers, en maintenant, comme une sorte de morale provisoire, une connaissance vulgaire provisoire. L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement. Avant tout, il faut savoir poser des problèmes. Et, quoi qu'on dise, dans la vie scientifique, les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique. Pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question. S'il n'y a pas eu question, il ne peut y avoir connaissance scientifique. Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit.*

Idee directrice : première phrase : définition négative : *la science ... s'oppose à l'opinion.*  
Fin du texte : définition positive : *pour un esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question.*

Plan : Idée directrice  
Argumentation  
Conclusion : rappel de l'idée directrice

Commentaire du texte :

*La science*, c'est-à-dire ici l'ensemble des connaissances ou la philosophie (sophia, philo-sophia).

*Dans son principe* : origines temporelle et logique.

*Opinion* : la doxa ; c'est la pensée unique, l'apparence, ce qui est donné à première vue.

Une opinion, vraie ou fausse, est toujours une opinion : elle n'est pas fondée rationnellement. Elle doit donc être considérée comme fausse dans son principe.

*L'opinion pense mal, elle ne pense pas* : quand on émet une opinion, il y a certes une activité psychique, mais il n'y a pas pensée par concepts.

L'opinion semble donner des connaissances, mais ce n'en sont pas.

Il faut d'abord détruire l'opinion, car elle est un *obstacle* (concept-clé de la pensée de Bachelard : l'obstacle épistémologique).

Il ne suffit pas de rectifier : il n'y a pas une connaissance *provisoire* qui deviendrait ensuite connaissance. Il faut qu'il y ait *rupture* (deuxième concept-clé : la rupture

épistémologique).

L'opinion ne pose pas de questions : elle donne des réponses, elle a toujours une réponse.

L'esprit scientifique, au contraire, pose des questions.

*Nécessité* de savoir poser les problèmes : on revient à la notion d'obstacle. L'opinion fait obstacle. Poser un problème, c'est avancer vers sa résolution, c'est mettre des termes en relation pour trouver la solution.

*Tout est donc construit* : la science (et donc ici la philosophie) est une construction de concepts (Kant).

Conclusion :

- La science (ou la philo) s'oppose à l'opinion : elle est paradoxale.
- Science et philosophie ont le même but : la connaissance.
- Apports de Bachelard : 2 concepts : obstacle et rupture.
- Les concepts déjà rencontrés :  
Opinion / pensée / problème / question / réponse / solution / construction.

S. E.